



## MOHAMED FAOUZI ZOUHIR VEDETTE MASCULINE PRINCIPALE DE "UN AMOUR À CASABLANCA" DE ABDELKADER LAGTAA

**C**asablanca... Grande ville de Tiers-monde. Ville-champignon. Ville monstrueuse par sa disparité et ses contradictions. Moderne et sale. Grouillante, par ses embouteillages infernaux, oisive, par ses terrasses de cafés bondées à longueur de journée, où s'échangent confidences, ragots, et peut-être des idées aussi. Ville cerclée de bidonvilles, stations incontournables de l'exode rural. Contradiction des apparences, du modernisme et du sous-développement, des modes de vie, des rapports sociaux. Mélange de citadins et de "nouveaux citadins".

Mais Casablanca regorge aussi d'histoires d'amour. L'amour qu'on ne cache plus, qu'on promène sur la corniche, au grand parc entre deux bachotages, ou dans l'atmosphère feutrée d'une pizzeria. Enfin, nous avons aussi nos "amoureux des bancs publics".

Longtemps, on a dit que Casablanca était une ville sans âme. Mais elle est en train justement de se faire une âme. Le soir sur la côte, on peut voir, dans un éther d'embruns marins, des solitaires méditant devant les vagues ou des amoureux conversant tranquillement. Peut-être quelques instants au bord de la mer procurent-ils apaisement et courage, par rapport à l'âme si troublée d'une ville. Par moments on la déteste, mais au fond on s'y attache.

Si Casablanca "évolue" dans le désordre, beaucoup de souffrances y sont déguisées en liberté. C'est ce genre de liberté que A. Lagtâa donna à l'héroïne de son film "Un amour à Casablanca". Un film désarmant, dérangeant, osé, et qui fut la révélation du festival. Un dialogue cru et provocant. Une giffle. Il restitue, avec un style nouveau et choquant un problème social grave. Un film d'une grande et indiscutable qualité, rehaussée par la remarquable interprétation des jeunes acteurs Mouna Fettou et M.F. Zouhir. J'ai voulu interroger ce dernier sur le contenu du film parce qu'il est intéressant de discuter des problèmes de la jeunesse casablancaise avec un jeune et pur casablancais, qui, de plus, médite sur le personnage qu'il interprète...

Farah Magazine : Te voilà donc acteur...

Mohamed Faouzi Zouhir : Mon itinéraire est tout simple. J'ai embrassé le théâtre à 15 ans en tant qu'activité extra-scolaire, puis en 1976 après le bac, j'ai gagné la France où j'ai suivi des études de sociologie et de philosophie à Lyon. Parallèlement je tenais un lieu de théâtre et de musique, conjointement à des amis, et qu'on avait appelé "Le vaisseau public". Je programmais des spectacles de théâtre dans la lignée du "délirant" : surtout du comique, entre autres Farid Chopel, Muriel Robin, Les Vamps, Marc Jolivet... Notre théâtre, fréquenté par toutes les catégories sociales et les étudiants, faisait toujours le plein. Ce fut pour moi une expérience extraordinaire. A côté de cela, je suivais des cours de théâtre dans le cadre de la fac, mais c'était des UV en sociologie.

F.M : Et lorsque tu es rentré au Maroc ?

M.F.Z : En 1987. J'ai alors intégré le Théâtre National Mohamed V à Rabat. Mais j'habite toujours Casablanca, je fais la navette entre les deux villes. J'ai travaillé dans



M.F. Zouhir - Mouna Fettou

le service "Relations publiques".

F.M : Le TN Med V, est-ce une école de formation ou seulement un lieu de spectacles ? Quelles sont ses activités ?

M.F.Z : C'est surtout de gérer des spectacles. Il existe une troupe de théâtre qui "dépend" du TN Med V mais en fait elle est autonome.

F.M : Quelle a été ta véritable "école" d'art dramatique, de cinéma ?

M.F.Z : Mon école : les associations de théâtre. C'est un voisin, Boujemaâ, que Dieu ait son âme, de la troupe Nass El Ghiwane, qui m'a initié au théâtre. A l'époque, j'étais d'ailleurs très lié à toute la troupe, et j'avais une sorte de participation indirecte dans leur art.

F.M : Tu les inspirais ?

M.F.Z : Oui, plus ou moins. Ils étaient formidables. Boujemaâ était mon "père spirituel" comme disent tous les gens de Hay Mohammadi. Je suis né dans ce quartier populaire. Tous les gens de Hay Mohammadi sont "fanassés" de leur quartier. Dire qu'on est de Hay Mohammadi, ça fait bien parce qu'il y a pas mal d'intellos, de musiciens qui sont "sortis" de là.

F.M : C'était un désir, qui ne t'a jamais quitté, d'être comédien, ou un besoin, parce que telle était ta disposition, laquelle pouvait te permettre de t'exprimer et de t'affirmer ?

M.F.Z : C'était toujours mon objectif. L'école que j'ai oublié de citer, c'est l'école de la rue. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours fait rigoler mes copains. Même maintenant quand je parle, je me demande si je ne suis pas en train de dire des conneries. Je suis tout le temps en train d'imiter les autres, ça fait les marer. Pour moi, l'essentiel de la vie c'est ça, se marer, l'humour... Et pour moi, on ne peut établir de relation durable avec une personne qu'au travers de l'humour. Parce que dans l'humour, il y a une certaine violence, une reconnaissance de l'autre.